LES COMPAGNONS DE L'ETOILE ROUGE

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

LES COMPAGNONS DE L'ETOILE ROUGE, par Paul Dargens.

Les compagnons de l'Étoile rouge

ROMAN POLICIER

par PAUL DARGENS

CHAPITRE PREMIER

UNE SINGULIÈRE CARTE DE VISITE

Ce matin-là, vers onze heures, Marcel Langlois, un détective français installé depuis plusieurs années aux Etats-Unis, où il avait fondé une agence de police privée, achevait de lire les journaux dans le salon de l'appartement qu'il occcupait au premier étage d'un des plus confortables palaces de la ville de Warburg, dans l'état de Kentucky.

Soudain, on frappa discrètement à la porte et l'un des hommes de Langlois se montra sur le seuil.

Cet agent se nommait Sherwood; c'était l'un des plus habiles limiers de Langlois.

— Master, fit-il à mi-voix, il y a là, dans l'antichambre un gentleman qui veut vous parler! Il se dit recommandé par le consul de France.

— Alors, introduisez-le.

— A vos ordres, master!

Sur ce, Sherwood s'éclipsa.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

La minute d'après, l'inconnu pénétrait près de Marcel Langlois.

C'était un homme d'une trentaine d'années. Il avait un visage fin et régulier, bruni par le soleil.

Grand et mince, il portait avec élégance un complet veston de couleur sombre dont la boutonnière s'ornait du ruban rouge de la Légion d'honneur.

Il était exactement ganté de gants tannés et tenait à la main son chapeau, un feutre souple de nuance gris verdâtre.

Le détective s'était levé à son entrée.

— Master Marcel Langlois? demanda l'étranger en excellent français.

Le policier s'inclina.

— A qui ai-je l'honneur...

— Je suis le baron Emmanuel de Clairville.

— Français?

— Oui.

Marcel Langlois indiqua un siège.

— Je vous écoute, monsieur.

— Voici, fit Emmanuel de Clairville après un instant de silence; je réside aux Etats-Unis depuis quelques années. Auparavant j'habitais la France, Paris même, où je menais la vie facile et oisive des gens du monde, lorsqu'un beau matin je constatai que la fortune médiocre, laissée par mon père, fondait avec une désolante rapidité et, qu'avant peu, je serais complètement ruiné.

« Je suis homme de décision, monsieur. Je réalisai ce qui me restait de capitaux et, passant l'Atlantique, je vins m'établir dans le Far-West, où j'ai acquis d'excellentes terres à blé, aujourd'hui en plein rendement. A présent, ma fortune est entièrement rétablie et je puis, à nouveau, m'abandonner au goût très vif que j'ai pour les belles choses, pour les œuvres d'art. Si jamais vous venez à ma résidence de Los Angeles, en Californie, vous verrez que je possède, là, un véritable musée que pourraient envier nombre de grandes villes d'Europe.

— Tous mes compliments.

— L'hiver dernier, dans une maison amie, je rencontrai une ravissante jeune fille, miss Dolly Sloan, orpheline d'une grande beauté, mais, totalement dénuée de fortune. Cela ne pouvait être un obstacle pour moi. Bref Dolly et moi, nous nous aimâmes et il y a six semaines, nous échangeâmes la bague de nos fiançailles. Notre mariage devait être célébré le mois suivant, lorsqu'il y a une vingtaine de jours, je reçus une brutale mise en demeure m'ordonnant d'expédier en gare de San-Francisco quatre de mes meilleures toiles. Naturellement, je refusai, en dépit des menaces contenues dans la missive qui m'annonçait que, si je ne m'exécutais point, je connaîtrais d'amers regrets.

« A la réflexion, je conçus des doutes. Je n'étais pas seul en jeu. Il y avait miss Dolly. Qui sait si les malandrins ne s'attaqueraient point à elle afin de me punir de mon refus! C'était évidemment là la meilleure façon de me faire repentir de celui-ci.

« Je résolus de veiller sur ma fiancée, lui recommandant notamment de ne pas sortir le soir sans être accompagnée. J'ai peut-être eu tort, il est possible que je me sois alarmé prématurément, mais je vous l'ai dit, j'ai pour miss Sloan une affection sérieuse, profonde.

— Je vous approuve! fit simplement Marcel Langlois.

Entre les deux hommes, il y eut une minute de silence; puis M. de Clairville reprit :

— Je suis en rapports avec les principaux collectionneurs et marchands d'œuvres d'art de ce pays. Or, je puis vous affirmer que, depuis près d'une année, tous sont mis en coupe réglée par une bande de malfaiteurs aussi audacieux qu'habiles, les pièces de choix disparaissent comme par enchantement et à leur place on trouve toujours une carte semblable. Tenez, la voici...

Et le baron tirait de son portefeuille un carré de

bristol au centre duquel une étoile du plus beau rouge était artistiquement gravée.

— Sur ces entrefaites, un de mes amis, consul de France à Warburg, me signalait votre arrivée ici. Je suis venu afin de vous prier de me seconder.

— Croyez, cher monsieur, que je serais heureux de vous être utile, prononça enfin le détective en saluant. Maintenant peut-être vais-je vous étonner beaucoup en vous disant que ce sont justement les exploits des malfaiteurs dont vous avez à vous plaindre qui ont causé mon voyage à Warburg.

« La quinzaine dernière, à New-York où j'habite ordinairement, j'ai trouvé dans mon courrier la lettre anonyme que voici.

Et Marcel Langlois ouvrant un dossier y prit le billet suivant portant quelques lignes dactylographiées.

« Monsieur, lut de Clairville.

« Je suis le directeur d'une des principales compagnies d'assurances de New-York et ma maison s'est spécialisée dans les assurances des objets d'art contre le vol. Or, depuis six mois, une bande dont les mauvais coups ne se comptent point m'a extorqué la somme de deux cent mille dollars par le procédé suivant :

« Je dois lui verser vingt-cinq pour cent des primes encaissées, moyennant quoi les objets ainsi assurés ne sont pas soustraits. Dans le cas contraire, ils disparaissent dans la semaine et cela en dépit des plus minutieuses surveillances. Je vous serais obligé d'intervenir.

« Croyez que, lorsque la presse m'aura appris que vous avez réussi, je ne me ferai pas faute de rémunérer vos services comme ils le méritent. Vous recevrez dans les vingt-quatre heures un chèque de vingt mille dollars.

« Quant aux renseignements que je puis vous fournir touchant les malandrins, ils se réduisent à peu de choses, nos affaires s'étant toujours traitées par téléphone. Néanmoins, j'ai cru m'apercevoir que les sommations des bandtits suivaient toujours les expertises du professeur Steachell, l'un de nos meilleurs critiques d'art, de l'Université de New-York.

— Eh bien, que dites-vous de ceci? interrogea Marcel Langlois.

— Que c'est peut-être l'œuvre d'un fumiste, murmura de Clairville.

— Je l'ai cru tout d'abord, mais les vols se multiplient singulièrement, aussi bien dans les collections privées que publiques. Et il y a cette carte, dont j'ai déjà plusieurs spécimens en main, qui prouve que nous avons affaire presque toujours à une bande unique.

— Puis-je vous demander ce que vous comptez faire?

— Continuer ce que j'ai déjà commencé, c'est-à-dire surveiller le professeur Steachell, lequel, entre parenthèses, jouit d'une bonne réputation parfaitement établie. Il me faut donc opérer avec beaucoup de doigté.

— M'autorisez-vous à suivre de près votre enquête?

— Mais très volontiers, mon cher compatriote, répliqua Marcel Langlois en échangeant une vigoureuse poignée de main avec son interlocuteur.

Sur ce, il sonna et Sherwood parut.

— Qui surveille la maison du professeur Steachell?

— Mon collègue Bluward, que je dois relever ce soir à six heures.

— Inutile, c'est moi qui, ce soir, prendrai sa place, fit Langlois. Maintenant, envoyez-moi Raymond Granger.

Raymond Granger était le lieutenant, le bras droit

de Marcel Langlois. Son chef le mit au courant des renseignements recueillis par M. de Clairville.

Moins d'une heure plus tard, Granger partait pour Los Angeles avec ordre d'ouvrir une enquête sur les mystérieux auteurs de la lettre de menace adressée au baron. De plus, il devrait veiller à la sécurité de miss Dolly Sloan pour laquelle son fiancé lui remit un mot d'introduction.

Nous l'avons dit, Granger était un garçon sérieux et adroit. On pouvait compter sur lui pour s'occuper au mieux de sa mission.

CHAPITRE II

LE RAPT

Miss Dolly Sloan était une délicieuse jeune fille de dix-huit ans à peine. Grande, mince, elle avait cette allure sportive et décidée des Américaines du Nord.

Son visage aux traits réguliers possédait cette beauté classique qui caractérise les statues, chefs-d'œuvre de l'ancienne Grèce. Son front bombé se couronnait d'une luxuriante forêt de cheveux blonds qui bouclaient naturellement, sans avoir besoin de recourir aux artifices des coiffeurs.

Les sourcils, d'une nuance un peu plus foncée, nettement dessinés comme au pinceau, abritaient de larges yeux fendus en amande et dont la prunelle se colorait d'un bleu profond.

De longs cils recourbés, presque noirs, donnaient à sa physionomie un charme très personnel.

Le nez droit, aux ailes palpitantes, une bouche mutine et souriante, s'entr'ouvrant sur une double rangée de dents qu'un poète n'eût point hésité à qualifier de perles, un menton rond creusé en son centre

d'une exquise fossette, complétaient cette physionomie.

Miss Dolly était orpheline. Son père, riche importateur de tapis du Levant, avait réalisé une fortune assez considérable mais, encouragé par de faciles succès, il avait oublié les règles de la plus élémentaire prudence si bien que, lors d'un krach retentissant survenu en Amérique, quelques années auparavant, il avait été ruiné.

A grand'peine, il était parvenu à désintéresser ses créanciers.

Jamais le pauvre homme ne devait se relever de ce coup.

A dater de ce jour, son humeur changea, son caractère s'assombrit. Lui, auparavant si gai, si plein de vie, se montra misanthrope; la neurasthénie le guettait.

Moins de deux années plus tard, il s'éteignait, succombant à une maladie de langueur que les médecins avaient été impuissants à enrayer. Sa femme, créature faible et délicate, ne lui survécut guère. Ces rudes épreuves se succédant à court intervalle, avaient miné la résistance de l'infortunée.

Six mois après son époux, elle s'éteignait dans les bras de Dolly, leur unique enfant.

La jeune fille venait d'atteindre sa seizième année et d'achever ses études. Sa situation était des moins enviables; pour toute fortune, elle possédait quelques diplômes et une centaine de dollars!

Son tuteur, un avoué de Los Angeles, qui s'intéressait peu à cette enfant dénuée de tout, lui donna quelques vagues conseils, promettant de l'aider à découvrir une place.

Le vent devait emporter ces paroles car le solicitor ne donna plus jamais signe de vie à sa pupille. Des anciens amis de son père qui avaient mieux réussi, la firent entrer comme répétitrice dans une institution de jeunes filles de la ville.

Mais il paraît que miss Sloan n'était pas née sous

une heureuse étoile. Deux trimestres plus tard, le pensionnat en question fermait ses portes et était mis en faillite.

Fort heureusement, Dolly avait eu le temps de se ressaisir, d'entrer en rapport avec des familles aisées de la cité. De la sorte, elle parvint à se procurer des leçons de grammaire, d'histoire et même de géographie, ce qui réussit à la faire vivre.

Lorsque M. de Clairville l'avait rencontrée, elle vivait simplement mais confortablement dans une pension de famille de troisième ordre située aux confins des faubourgs de Los Angeles.

La jeune fille partait le matin pour courir le cachet et ne rentrait que vers l'heure du dîner; après celui-ci, miss Dolly passait au salon commun où elle demeurait quelque temps, échangeant des banalités avec les autres pensionnaires puis elle regagnait sa chambre, située au premier étage de la villa.

Mme Harding, la tenancière de l'établissement, était une grosse femme d'une cinquantaine d'années, au teint couperosé, au verbe sonore et autoritaire.

De son mari, un capitaine de la marine marchande américaine, décédé quelque dix ans auparavant, aux îles Hawaï, elle avait hérité, prétendait-elle, le don du commandement et, de fait, elle s'entendait mieux que personne à faire filer tout son monde à la baguette.

La clientèle de sa pension de famille se composait d'employés de magasin, de dactylographes, de comptables, toutes personnes jeunes mais fort bien élevées.

Le soir du jour où le baron Emmanuel de Clairville avait rendu visite à Marcel Langlois, à Warburg, miss Dolly Sloan regagna son logis vers six heures.

Il faisait un temps lourd et oppressant.

Durant tout l'après-midi, l'orage avait menacé, amoncelant des nuages cuivrés au firmament, tant et si bien qu'à présent, il faisait presque nuit.

Dolly se sentait plus fatiguée qu'à l'ordinaire; aussi,

son repas expédié, ne fit-elle qu'une courte apparition au salon de conversation.

Miss Shemming, une dactylographe aux grands yeux noirs, aux cheveux couleur de safran qui, à cet instant, exposait à un groupe attentif les prédictions qu'une chiromancienne lui avait faites, ce tantôt, touchant son avenir, devait le remarquer.

— Venez donc, ma chère miss Dolly! s'écria-t-elle, il faut que vous sachiez ce qui m'arrive!

— De quoi s'agit-il? avait murmuré doucement la fiancée de M. de Clairville que les façons garçonnières, les allures quelque peu évaporées de miss Shemming choquaient parfois.

— On m'a prédit que je serais élue reine de beauté l'an prochain, qu'à ce titre, je ferais un voyage en Europe et que j'en reviendrais mariée avec quelque grand seigneur, un prince de maison royale, pour le moins!

— Cette Dorothée! s'exclamèrent des voix rieuses, elle ne doute de rien...

— Toutes mes félicitations, miss Shemming, reprit paisiblement Dolly que de telles perspectives ne semblaient point éblouir.

— Je les accepte!

— En tout cas, ce que je vous souhaite, c'est que votre mari soit un bon garçon et qu'il vous aime autant que vous méritez de l'être! conclut le jeune professeur.

Sur ce, sans vouloir écouter tous les détails que miss Shemming aurait bien voulu lui donner sur son entrevue avec la chiromancienne, miss Sloan, ayant souhaité le bonsoir aux personnes présentes, gagna l'escalier desservant les étages supérieurs.

Alors qu'elle passait à proximité du bureau où Mme Harding, vêtue de son éternelle toilette de satin noir, le nez chevauché par de redoutables bésicles, trônait, tout en mettant à jour ses livres de comptes, la directrice de l'établissement leva la tête.

— Ah! vous voici, miss Sloan, à propos j'ai oublié

de vous remettre ce petit colis que, ce tantôt, on a apporté pour vous. Excusez-moi, mais je suis si occupée...

Ce disant, l'excellente femme tendait à sa pensionnaire un paquet coquettement ficelé.

— Ce doit être de votre fiancé, ajouta-t-elle, voyant que la jeune fille, après avoir examiné le colis, ne l'ouvrait point immédiatement.

— Sans doute! Sans doute!

— M. de Clairville est un véritable gentleman.

— En effet! murmura Dolly qui avait légèrement rougi.

L'instant d'après, la jeune fille, ayant pris congé, gravissait l'escalier et pénétrait dans sa chambre, pièce de dimensions moyennes mais assez confortable prenant jour par une large fenêtre sur le jardin s'étendant derrière la villa de mistress Harding.

Des constructions similaires se dressaient à droite et à gauche tant et si bien que l'ensemble de ce quartier se révélait comme étant des plus verdoyants.

Cependant, Dolly ne songeait guère à venir s'accouder à sa fenêtre par laquelle, au reste, ne pénétrait aucun souffle de brise. Présentement, toutes ses pensées allaient vers Emmanuel de Clairville.

Elle le savait en voyage; comment se faisait-il qu'il lui eût expédié ce colis, lequel, au reste, ne portait aucun timbre postal?

Une haute écriture banale avait tracé son nom, son adresse, mais miss Sloan ne reconnut point celle du baron.

Néanmoins, elle entreprit de défaire la ficelle et de développer le papier.

Bientôt, elle mettait au jour une fort jolie boîte au couvercle de satin maintenu en place par un large ruban couleur pétale de rose.

Ce dernier soulevé, Dolly aperçut des chocolats pralinés. Elle eut un sourire :

— Ce cher Emmanuel! Comme il me gâte!...

De fait, ces bonbons étaient ceux que préférait

la jeune Américaine. Avant son départ pour Warburg, M. de Clairville avait dû passer chez l'un des meilleurs confiseurs de la ville et lui ordonner d'effectuer cet envoi.

Nul autre que lui ne pouvait avoir de pareilles attentions pour la jeune fille!

Miss Sloan était charmante, nous l'avons dit, mais cela ne l'empêchait point d'être gourmande : elle adorait les chocolats pralinés; aussi, sans plus attendre, se mit-elle à en croquer un. Un second puis un troisième et un quatrième suivirent tant et si bien que, lorsque Dolly se mit au lit, moins d'une demi-heure plus tard, elle en était à son sixième chocolat.

Peu à peu, le sommeil la gagnait; ses idées s'embrouillaient; il lui semblait que ses paupières pesaient ainsi que du plomb et, sans en avoir conscience, elle perdit connaissance.

A présent, miss Dolly dormait d'un sommeil profond, voisin de celui de la mort.

Le lendemain, lorsque la femme de chambre, Maggie, laquelle était préposée au service de l'étage, frappa, vers sept heures, à la porte de miss Sloan, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire chaque matin pour lui apporter son thé, elle ne reçut point de réponse, ce qui l'étonna considérablement, la jeune fille étant fort matinale.

Maggie réitéra son appel, sans plus de succès. En désespoir de cause, la servante tourna le bouton de cuivre de la porte et pénétra dans la chambre son plateau à la main.

— Ah ça, miss Dolly, pourquoi gardez-vous le silence? commença-t-elle.

La parole expira brusquement sur ses lèvres.

La chambre était vide! Nulle part, on n'apercevait le jeune professeur.

Pourtant, elle eut dû être là, Maggie ne l'ayant point vu passer dans le couloir.

Alors que les yeux effarés de la caméristeerraient

par la pièce, elle s'aperçut qu'une des couvertures du lit manquait.

Bien mieux, les vêtements que miss Sloan portait la veille avaient également disparu, de même que ses mignons souliers de daim. Un affreux pressentiment assaillit la domestique qui, incapable d'en voir davantage, abandonna son plateau sur un guéridon voisin et s'élança au dehors.

Quelques instants plus tard, Mme Harding était avertie de la disparition de sa pensionnaire. Tout d'abord, elle refusa d'y croire; mais ce fut en vain qu'on fouilla la maison des caves au grenier, qu'on battit le jardin. Miss Dolly demeura introuvable!

Elle avait bel et bien disparu durant la nuit, ainsi que Maggie l'avait conjecturé tout d'abord.

En désespoir de cause, mistress Harding se résigna à prévenir la police. L'excellente dame était désolée; jamais pareille aventure ne s'était produite en sa demeure! qui sait si l'honorabilité de sa demeure ne risquait pas de se trouver à jamais compromise?

L'enquête des détectives devait établir les faits suivants :

En premier lieu, la boîte de chocolats pralinés remise la veille par Mrs Harding à miss Sloan avait disparu.

Ensuite, dans une plate-bande, située juste au-dessous de la fenêtre de la jeune fille, on découvrit les traces très visibles qu'avaient laissé en ce lieu les montants d'une échelle provenant d'un appentis voisin où le jardinier serrait ses instruments de travail.

Enfin, un policeman qui, durant la nuit était passé dans la rue, signala qu'aux environs d'une heure du matin, une puissante auto conduite intérieure de couleur grise avait stationné à proximité de la pension de famille.

Deux ou trois hommes la montaient.

Intrigué, le policeman les avait interpellés; les inconnus avaient répliqué qu'ils attendaient un ami habitant dans une demeure voisine.

La raison avait paru valable au représentant de l'autorité, lequel s'était éloigné. Mais moins d'un quart d'heure plus tard, alors qu'il revenait sur ses pas, il avait entrevu nettement deux des personnages alors que ceux-ci franchissaient la haie de clôture du jardin de Mme Harding. Ils transportaient un paquet long qu'ils avaient casé à l'intérieur de l'auto.

Après quoi, lestement, ils étaient montés à leur tour et le véhicule avait démarré rapidement, filant dans la nuit.

Le policeman avait eu beau siffler; l'homme qui pilotait la voiture n'avait pas tenu compte de son avertissement.

Interrogé par les détectives qui ne doutaient point que le paquet long entrevu par l'agent ne fut le corps de la pauvre miss Sloan, le fonctionnaire n'avait pu fournir qu'un signalement des plus vagues des malandrins.

Enfin, dans la chambre de la jeune fille, on avait découvert une carte timbrée en son centre d'une étoile rouge! Donc, la situation pouvait se résumer ainsi : Miss Sloan avait été endormie ou empoisonnée à l'aide des bonbons qu'on lui avait remis la veille; tout bien pesé, la police croyait devoir adopter la première de ces thèses; sans cela, les bandits ne se seraient point encombré d'un cadavre.

Le signalement de l'auto grise, le numéro probablement faux dont elle était munie, avaient été télégraphiés dans toutes les directions.

Au soir, un coup de téléphone provenant de Crifton-Creek, petite ville du Missouri, annonçait que le mystérieux véhicule avait été entrevu par plusieurs personnes dignes de foi aux abords puis dans le cœur de la cité.

La police locale, en dépit de tous ses efforts, n'avait pu déterminer la direction qu'il avait prise. La piste semblait définitivement perdue.

Sur les indications de mistress Harding, on télé-

graphia à M. de Clairville afin de lui apprendre l'affreuse nouvelle.

Comme bien l'on pense, ce fut un rude coup pour le baron. Les Compagnons de l'Etoile Rouge avaient réalisé leurs menaces et Marcel Langlois dut user de toute son influence pour rendre quelque espoir au malheureux gentilhomme.

Il y parvint non sans peine; après quoi, il s'aboucha avec Raymond Granger, lequel était arrivé à Los Angeles juste à temps pour partiicper à l'enquête de la police.

Langlois ordonnait à son lieutenant de partir pour Crifton-Creek; il fallait coûte que coûte, retrouver la trace de miss Sloan et de ses ravisseurs.

— C'est entendu, je ferai de mon mieux! répliqua le détective; mais je ne vous cache pas, chef, que l'affaire se présente mal! Nous avons affaire à forte partie.

— Raison de plus pour que la victoire reste de notre côté! trancha Marcel Langlois sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Il faut réussir!

— Bon, bon, on réussira! fit Raymond Granger avec un accent qui manquait quelque peu de conviction.

Sur ce, Langlois raccrocha et rejoignit M. de Clairville afin d'établir son plan de campagne.

CHAPITRE III

CONTRE-ATTAQUE

Le surlendemain, vers vingt et une heure, deux hommes vêtus en dockers suivaient tranquillement la vingt-quatrième rue, l'une des plus animées de Warburg, mais la soirée étant avancée, les magasins étaient fermés et les passants commençaient à se faire rares.

Parvenus au milieu de la rue, les deux promeneurs qui n'étaient autres que Marcel Langlois et le baron Emmanuel de Clairville s'arrêtèrent près d'une station d'automobiles de place.

Le premier parut s'absorber dans la contemplation d'un taxi dont le chauffeur semblait très affairé à réparer le moteur.

— Eh bien, camarade, ça ne marche pas? fit-il railleusement.

Le policeman, de service à la station, qui s'était approché, répliqua en haussant les épaules :

— Depuis midi ce chauffeur d'occasion s'efforce de réparer sa voiture à laquelle il ne connaît rien, j'en suis sûr!... Il a eu beau téléphoner à son garage,

personne ne lui a répondu. Si ce n'est pas malheureux de voir des choses pareilles!

— Pour sûr! approuva Marcel Langlois, tandis que le brave agent rentrait dans son kiosque en maugréant contre les incapables et les sots.

Cependant le chauffeur, abandonnant sa besogne s'était redressé.

— Eh bien, Bluward, quoi de nouveau? demanda Marcel Langlois à mi-voix.

— Ah! c'est vous, master, répliqua l'inspecteur. Rien de neuf, vous savez! Notre homme n'a pas quitté son domicile.

Et, d'un coup d'œil, le poliicer indiquait trois fenêtres situées au second étage d'une confortable pension de famille.

Il allait poursuivre, lorsque, soudain, un homme apparut au seuil de la maison en question, laquelle se dressait de l'autre côté de la rue.

— Attention, le voilà, souffla Bluward.

A la dérobée, Emmanuel de Clairville jeta un rapide regard sur le personnage.

Le professeur Steachell était un homme de cinquante-cinq à soixante ans, petit et plutôt bedonnant.

Sa tête qu'il portait rejetée en arrière avec un air de pédanterie et de suffisance insupportables était coiffée d'un feutre à larges ailes, lui masquant en partie le visage.

Un long pardessus gris foncé, au col relevé, l'enveloppait jusqu'aux talons.

Cependant, Marcel Langlois ayant, d'un coup de coude, averti le baron d'avoir à se remettre en marche, tous deux s'éloignèrent d'un pas nonchalant.

Presque au même instant, Steachell traversant la chaussée, arrivait, par hasard, à la hauteur de la voiture de Bluward.

— Vous êtes libre? s'enquit-il.

— Oui, gentleman.

— Alors, en route.

Déjà le professeur montait en voiture. Bluward grimpa sur son siège et, l'instant d'après, la voiture réparée comme par enchantement, démarrait doucement.

— Il y a un bon pourboire pour toi si tu suis, de loin la voiture qui s'en va, fit le policier au chauffeur d'un taxi qui passait à vide.

— Ainsi, nous suivons Steachell? demanda de Clairville.

— Désormais, je ne veux plus le perdre de vue un instant! riposta le détective dont le ton révélait une ferme détermination.

Cependant, les voitures quittaient peu à peu le centre de la ville.

Enfin, au bout d'une demi-heure, l'auto pilotée par Bluward stoppa dans une voie large et misérable des faubourgs.

Steachell, ayant réglé la course, se mêla à la foule déguenillée encombrant les trottoirs.

Il y avait, là, des émigrants de tous pays, des débardeurs, et des ouvriers aux vêtements tachés d'huile et de cambouis.

Partout les bars étincelaient, projetant sur la chaussée des nappes de lumière électrique.

Marcel Langlois et Clairville avait imité le professeur et le suivaient de loin.

— Que diable un professeur de l'Université vient-il faire en ces lieux, à pareille heure? murmurait le baron.

— Ma foi, nous le saurons bientôt, répliqua le policier.

En effet, le professeur venait de tourner dans une rue latérale à peu près déserte.

Les deux compagnons, redoublant de précautions et rasant les murs, firent de même.

Ils gagnèrent ainsi une vaste avenue bordée d'entrepôts, de chantiers, de magasins et de maisons ouvrières.

L'endroit était solitaire et fort mal éclairé.

— Attention! fit tout à coup Marcel Langlois.

Ce disant, il poussa son compagnon derrière un arbre. Quant à lui, il se laissa tomber sous un banc voisin.

Il était temps!

Steachell, parvenu devant une maison à trois étages formant l'angle d'une ruelle, venait de s'arrêter et de faire volte-face.

Rapidement, il inspecta les environs, puis, n'apercevant personne, s'approcha de l'immeuble.

Marcel Langlois devina qu'il tirait de sa poche une clef qu'il ntroduisit dans la serrure fermant la porte.

Celle-ci s'entre-bâilla pour se refermer aussitôt sur le professeur.

— Diable! fit Clairville vexé.

La maison en question semblait inhabitée, car pas une lumière ne brillait derrière ses fenêtres.

Du côté opposé à la ruelle, elle était contiguë à un vaste terrain vague défendu par une palissade.

— Restez-là! commanda Marcel Langlois, je vais reconnaître les lieux.

Et il s'éloigna, affectant l'allure titubante d'un homme ivre.

La reconnaissance ne fut ni longue ni difficile. Le terrain parfaitement désert rejoignait la ruelle en passant derrière la maison.

D'autres lui succédaient.

L'immeuble était donc ainsi parfaitement isolé. Il n'avait pas d'autres fenêtres ni d'autre porte que celles donnant sur l'avenue.

Comme Marcel Langlois, quelque peu perplexe s'en revenait, il croisa trois policemen en bicyclette.

— Qui habite là? leur demanda-t-il.

Le plus complaisant des agents répondit :

— Personne, mon brave, la maison est vide depuis plusieurs années. Ce n'est donc pas là que se trouve ton lit!

Puis il s'éloigna en riant avec ses collègues.

Marcel Langlois se hâta de rejoindre Clairville.

En son absence, quatre hommes qui, tous, avaient la clef de la maison mystérieuse, y étaient entrés. Bientôt cinq autres leur succédèrent.

Tous arrivaient séparément sans paraître se connaître.

Nos guetteurs, l'un derrière son arbre, l'autre sous son banc, étaient de plus en plus intrigués.

Deux longues heures s'écoulèrent ainsi. Enfin les neuf hommes sortirent les uns après les autres; puis ce fut le tour du professeur Steachell.

Sans apercevoir les policiers, il reprit paisiblement le chemin par lequel il était venu.

Clairville eut un accès d'humeur.

— C'est fini... pour ce soir, nous ne saurons rien, gronda-t-il.

— Peut-être... fit Marcel Langlois.

— Comment cela?

— Suivez notre homme de loin de façon à pouvoir lui couper la retraite! Mais gardez-vous d'intervenir sans nécessité et surtout, pas de bruit.

— Compris!

Tandis que le baron enfilait lentement la rue prise par le professeur, Marcel Langlois se jeta en courant dans une voie parallèle. Son plan était de précéder Steachell.

Pour cela il n'avait qu'à prendre une rue transversale, c'est ce qu'il fit au bout de trois ou quatre cents mètres.

L'heure avancée, en rendant le quartier désert, facilitait grandement ce projet.

Bientôt les pas pesants du professeur résonnèrent sur le trottoir.

Marcel Langlois le laissa approcher jusqu'à moins de vingt pas, puis tournant brusquement l'angle de la rue, il marcha à sa rencontre en zigzaguant et chantonnant à la façon des ivrognes.

En l'apercevant, Steachell descendit sur la chaussée.

Le policier ne parut même pas le voir, mais au moment où il arrivait à la hauteur du professeur, qui, la main droite enfoncée dans la poche de son pardessus, tenait évidemment un revolver, se dressa et, d'un élan, se jeta sur lui.

Avant que le professeur ait eu le temps de faire usage de son arme, il recevait, sur la tempe, un formidable coup de poing qui l'envoyait rouler, assommé, dans le ruisseau.

Lorsque Clairville qui, de loin, avait tout vu, arriva, Marcel Langlois était en train d'explorer les poches de sa victime.

Dans celles du pardessus, il trouva, en effet un revolver. Sans s'y attarder, il passa à la redingote.

Marcel Langlois rafla le portefeuille qui y était placé, puis sa chaîne et la montre en or ornant le gilet du professeur et enfin la monnaie ainsi qu'une clef garnissant le gousset de gauche.

— De cette façon, Steachell, croira qu'il a été dévalisé par des rôdeurs! expliqua-t-il à Clairville.

— Très bien!

— Maintenant, aidez-moi à le porter sur le trottoir, il ne faut pas qu'une voiture l'écrase.

La chose fut faite sans difficulté d'autant que le professeur, complètement évanoui, ne remuait pas plus qu'une souche.

On adossa Steachel contre le rideau de fer clôturant la devanture d'une épicerie voisine.

— Et maintenant, filons! ordonna Marcel Langlois.

— All right!

Les deux compagnons, légers comme des ombres, s'esquivèrent rapidement dans la direction par laquelle était arrivé le professeur.

Toute cette scène rapide n'avait pas duré trois minutes et nul témoin indiscret n'y avait assisté.

A l'angle de l'avenue sur laquelle donnait la maison mystérieuse, les policiers s'arrêtèrent et, se jetant dans un coin d'ombre, observèrent leur victime tou-

jours immobile à quelques deux cents mètres de là.

Clairville profita de cette halte pour jeter un coup d'œil sur la plaque indicatrice de l'avenue.

Celle-ci portait le numéro 73.

C'était donc dans la soixante-treizième avenue qu'était situé le mystérieux repaire!

Pendant ce temps, Marcel Langlois examinait attentivement la clef trouvée par lui dans le gousset du professeur.

Elle était de grandeur moyenne, soigneusement nickelée, et au premier abord, paraissait semblable à toutes les autres clefs.

Mais le détective remarqua bientôt qu'en appuyant sur la partie intérieure de l'anneau contre laquelle venait se souder la tige de la clef proprement dite, on faisait sortir de l'intérieur de cette tige et à l'autre extrémité une seconde partie longue de quatre centimètres environ.

— Bon, une serrure à secret! murmura-t-il. C'est évidemment celle qui ferme la porte de la maison mystérieuse... Nous verrons cela tout à l'heure.

Clairville qui commençait à s'impatienter se rapprocha.

— Que faisons-nous? interrogea-t-il.

— Vous le voyez, nous attendons!

— Quoi?

— Que M. Steachell soit revenu à la vie

— Dans quel but?

— Je désire voir ce qu'il va faire.

— Vraiment?

— De deux choses l'une : ou il croira à une attaque nocturne exécutée par des escarpes tentés par sa chaîne de montre et rentrera tranquillement chez lui, car au fond, il est peu soucieux de mêler la police à ses affaires. En ce cas nous serons libres d'agir à notre guise...

— Ou?

— Ou bien, devinant nos projets, il reviendra par

ici afin de voir si rien d'anormal ne se passe aux abords de cette singulière maison.

— Vous croyez qu'il osera?

— J'en suis sûr. Ce professeur est vraisemblablement un homme déterminé.

— Hum!

— N'en doutez pas! De plus, il est armé. Je lui ai laissé son revolver afin que, justement, il puisse agir en toute liberté.

— Ah!

— Dans ces conditions, et en se tenant sur ses gardes, il peut venir jeter un coup d'œil par ici si un soupçon effleure son esprit.

— Alors il fallait le désarmer! Nous eussions eu, ainsi une demi-heure devant nous avant que le professeur ait pu réunir quelques complices.

Marcel Langlois sourit.

— Oui, et dans ce cas nous devions pratiquer une perquisition rapide et, par conséquent, incomplète, dans la maison en question, sous peine d'y être surpris par une bande de coquins parfaitement décidés à nous supprimer... Non, voyez-vous, mieux vaut opérer sans hâte et en connaissant, autant que possible, les intentions de l'adversaire.

Le baron de Clairville allait sans doute répliquer, mais il n'en eut pas le temps!

D'un geste prompt, Marcel Langlois venait de le plaquer contre le mur formant le fond du recoin obscur dans lequel tous deux se tenaient.

Lui-même, s'effaçant de son mieux, n'avançait la tête au dehors qu'avec la plus extrême prudence.

C'est que, là-bas, M. Steachell commençait à s'agiter.

Bientôt, revenant complètement à la vie il se mit debout.

Le policier, qui ne le perdait pas de vue, le vit qui se fouillait précipitamment, puis laissait échapper un geste de colère.

— Bon! songea-t-il, la surprise est désagréable, à ce qu'il paraît.

Vivement, le professeur gagna le milieu de la chaussée, semblant chercher ses agresseurs.

A la fin, convaincu que l'endroit était désert, il s'éloigna vers le centre de la ville.

Pourtant ce ne fut que dix minutes après que le professeur eût disparu que Marcel Langlois et Clairville, bien certains de ne pas le voir revenir, quittèrent leur cachette.

Le baron eut un soupir de satisfaction en constatant que son compagnon l'entraînait vers la maison mystérieuse.

— Enfin, nous allons savoir! murmura-t-il.

Marcel Langlois venait de glisser dans la serrure la clef dérobée à Steachell.

Tout d'abord, rien ne fonctionna, mais le policier ayant appuyé sur le ressort caché dans l'anneau, la porte s'ouvrit aussitôt.

— Entrons vite et refermons! souffla Marcel Langlois.

CHAPITRE IV

LE REPAIRE

En effet, il fallait éviter d'attirer l'attention de quelque passant attardé.

La manœuvre exécutée, les deux hommes se trouvèrent au milieu d'épaisses ténèbres.

Un instant ils écoutèrent. Pas le moindre bruit ne leur parvenait des profondeurs de la maison à la garde de laquelle aucun veilleur ne devait être préposé.

— Bon! fit Marcel Langlois. Revolver au poing, mon cher, et attention!

En même temps, il appuyait sur le ressort de sa lampe électrique.

Une nappe de clarté blanche jaillit, illuminant tout à l'entour.

Les audacieux compagnons constatèrent alors qu'ils se trouvaient dans un large vestibule, paraissant traverser l'immeuble dans toute sa profondeur.

Mais pas une porte ne s'y ouvrait, si ce n'est celle donnant accès à la rue. On eût dit un cul-de-sac!

De tous côtés les murailles blanches apparaissaient sans la moindre solution de continuité, cependant pas un meuble ne garnissait ce lieu.

Quelque peu décontenancé, Marcel Langlois leva les yeux, mais le singulier vestibule n'avait d'autre plafond que le toit.

— Etrange... murmura-t-il.

Quant à Clairville, il était absolument stupéfait. Ainsi cet immeuble haut de trois étages et comportant six fenêtres de façade, se réduisait à un vestibule large de sept à huit mètres.

Qu'y avait-il donc derrière ces murs qui, à droite et à gauche, délimitaient le vestibule?

— Voyons... voyons... cela confine à l'absurde, murmurait le baron.

— Croyez-vous?

— Faut-il admettre que Steachell et ses acolytes se réunissent dans ce vestibule, les autres parties de la maison étant ruinées?

— Non!

— Cependant...

— Si les autres parties de la maison étaient ruinées, on n'eût pas pris la peine de murer les portes qui, aux divers étages, ont dû s'ouvrir dans les murs en parfait état de ce vestibule.

— Mais l'escalier...

— ... Est absent, je vous le concède!

— Alors?

— Alors sa disparition ne prouve rien si ce n'est qu'on l'a enlevé!

Il y eut un instant de silence, le baron de Clairville n'en revenait pas et, à l'instar de son compagnon, il examinait tout autour de lui.

A la fin, il fit un pas en avant.

— Ne bougez point! ordonna Marcel Langlois à mi-voix.

— Que craignez-vous?

— Tout et rien!

— Diable!

Le vestibule était dallé de carreaux noirs et blancs.

Le détective les montra.

— Savez-vous si quelque ressort ne se cache pas là-dessous!... En avançant imprudemment, vous pouvez le déclancher, provoquer l'explosion de quelque machine infernale ou ouvrir une trappe par laquelle vous serez précipité au fond de quelque cave.

— C'est vrai!

— Donc, ne bougez pas sans mon ordre!

Sur ce, Marcel Langlois, se courbant sur le sol, l'examina à la lueur de sa lampe.

Il avait légèrement plu dans la matinée.

Bientôt il remarqua les traces de pas qui, coupant diagonalement le vestibule, allaient toutes de la porte d'entrée à la partie médiane de la muraille de droite.

Avec des précautions infinies, le détective suivit ces empreintes à peine visibles, laissées évidemment là par Steachell et ses complices.

Il arriva ainsi devant le mur. Celui-ci paraissait semblable à tous les autres.

Pourtant le détective s'avisa que la chaux le blanchissant était légèrement salie comme par un frottement répété, à quatre-vingt-dix centimètres du sol.

En cet endroit, un imperceptible trou existait entre deux pierres.

Le détective y engagea la tige inférieure de la clef, laquelle, à son extrémité, avait la finesse d'une aiguille, puis il essaya de tourner de gauche à droite et de droite à gauche.

Rien ne bougea.

— Ce n'est pas cela! murmura-t-il.

De nouveau, il s'agenouilla sur le dallage.

Sous le trou, se trouvait un carreau blanc flanqué de chaque côté d'un carreau noir.

Un peu de sable souillait ces derniers.

Le policier s'étant redressé plaça ses pieds sur les

carreaux noirs et, de nouveau tenta de manœuvrer sa clef.

Tout à coup, comme il opérait avec celle-ci une traction en hauteur, un ressort se déclancha avec un claquement sec. En même temps, la muraille glissa latéralement, découvrant une ouverture, haute de deux mètres sur un de large.

— Voilà la porte, fit Marcel Langlois.

En effet, au delà de ce seuil, une sorte de cabinet rectangulaire apparaissait.

D'un geste, le détective appela Clairville et tous deux pénétrèrent dans le réduit.

Celui-ci ne possédait point d'autre ouverture mais, en levant les yeux, Marcel Langlois aperçut les quatre montants d'une cage d'ascenseur. L'appareil lui-même était là-haut, au troisième étage mais, à la hauteur du second, une porte en chêne apparaissait, béante, sur le vide.

— Il s'agit de faire descendre l'appareil, dit Marcel Langlois.

— En voici le moyen.

Et Clairville indiquait un bouton quadrillé placé à la partie interne du montant de la cage occupant l'angle de gauche.

— Poussez-le!

Le baron obéit.

Presque aussitôt, là-haut, dans l'ascenseur, une ampoule s'alluma et l'appareil, glissant légèrement entre ses montants, descendit sans bruit.

La seconde d'après, il venait s'arrêter devant les deux hommes qui, prudemment, avaient reculé jusque dans le vestibule. Aussitôt ils prirent place.

Cet ascenseur paraissait semblable à tous les autres.

Sur l'une de ses parois, Marcel Langlois avisa une sorte de petit cadran numéroté de 1 à 5 et sous lequel était fixé un levier mobile.

— Il faudrait monter au second étage où s'ouvre la porte, disait Clairville.

— Voici.

Marcel Langlois, manœuvrant le levier, en plaça l'extrémité sur le chiffre 2. Rien ne bougea.

— Oh! oh! fit le baron, je crois que vous vous trompez, monsieur.

— C'est probable!

— La maison n'ayant que trois étages et ce cadran étant numéroté de 1 à 5...

— Attendez!

Marcel Langlois venait de s'apercevoir sans doute de quelque chose, car il fit brusquement évoluer le levier, l'amenant jusqu'au chiffre 5.

Aussitôt, et avec la rapidité d'une flèche, l'ascenseur s'enleva pour ne venir s'arrêter que sous le toit, à la hauteur du troisième étage. Mais là aucune porte n'était pratiquée.

— Il paraît que cinq correspond à trois! observa Clairville.

— Mettons le levier sur quatre!

Immédiatement l'ascenseur redescendit pour venir stopper devant la porte du second étage.

— Quatre signifie deux! constata le baron, trois indique le premier, deux le rez-de-chaussée très probablement, mais un... à quoi correspond le chiffre 1?

Marcel Langlois ne répondit pas.

En allongeant le bras, il venait de tourner le bouton de la porte de chêne.

Celle-ci s'ouvrit et les deux hardis compagnons entrevirent une vaste salle.

— Entrons! ordonna Marcel Langlois.

L'instant d'après, son compagnon et lui prenaient pied sur le plancher du second étage.

Contre le chambranle intérieur se trouvait un commutateur.

Le policier l'ayant manœuvré, un lustre s'alluma au plafond de la vaste pièce.

Celle-ci était confortablement meublée.

Une grande table, couverte d'un tapis vert et

autour de laquelle dix fauteuils de cuir étaient rangés, en occupait le centre.

De hautes bibliothèques à portes pleines et montant jusqu'au plafond garnissaient le fond de la salle, c'est-à-dire le petit côté opposé à la porte.

Les deux grands cotés étaient garnis en leur milieu, l'un d'une cheminée de marbre noir sur laquelle se trouvait une pendule, l'autre d'une large plaque de laque enfermée dans un cadre de bois.

Au centre, une étoile rouge, semblable à celle gravée sur la carte que les bandits avaient laissée chez miss Dolly, se détachait avec un miroitement sanglant.

Au reste, pas le moindre doute n'était possible, car sur un ruban de soie noire, noué à la partie inférieure du cadre, on pouvait lire ces mots tracés en lettres d'or :

« Les compagnons de l'Etoile Rouge ».

Nous sommes ici dans la salle de réunion des chefs de la société fondée par Steachell et dont parlait la lettre de votre anonyme correspondant! observa Clairville.

— Sans aucun doute!

Tout en répondant, Marcel Langlois s'était assis dans un fauteuil, juste en face de la cheminée que surmontait une glace au cadre doré.

Il avait tiré le portefeuille de Steachell et en reconnaissait le contenu.

S'il s'était attendu à y trouver des papiers compromettants, le détective dût être déçu.

Le portefeuille ne renfermait que des pièces d'identité, des bank-notes et des cartes de visite.

— Ne ferions-nous pas mieux de nous occuper de ce coffre que voilà! fit Clairville.

Et il indiquait un coffret de bronze ciselé, mesurant trente centimètres de haut sur quarante de long et vingt de large, qui occupait le centre de la table à laquelle il était solidement vissé.

Ce coffret n'avait pas de serrure.

Pourtant, en sa partie supérieure, on distinguait la rainure d'un couvercle. Donc, il devait s'ouvrir.

Comme, pour mieux l'examiner, Marcel Langlois rejetait le portefeuille sur la table, une pièce d'argent d'un dollar placée dans une poche de côté s'en échappa.

— Tiens... tiens... fit-il.

La pièce était très largement perforée en son centre, ce qui en diminuait considérablement le poids normal.

Le détective la fit prestement disparaître dans une ouverture au milieu des ornements du coffre. Presque aussitôt, un timbre sonna à l'intérieur et automatiquement, le lourd couvercle de bronze se souleva. En même temps, la pendule sonna un coup.

Dans le coffret, un cadran gradué de 1 à 24 était placé.

La pendule avait la même graduation.

Ses aiguilles marquaient minuit cinq, de même que les aiguilles du cadran du coffre.

La pièce d'un dollar dont le poids, savamment calculé, avait mis en branle cet ingénieux mécanisme, était là, dans une espèce de godet séparant le cadran d'un autre plus petit que protégeait une feuille de mica.

Sur ce petit cadran, il y avait trois incriptions. La première, placée au centre, près des deux aiguilles d'égale longueur, disait :

« Explosion ».

Une autre remplaçant le chiffre 12 était ainsi conçue :

« Cave n° 11 gauche. »

La dernière remplaçant le chiffre 6, disait :

« Cave n° 17, droite. »

— Bon à savoir, murmura Marcel Langlois. En cas de besoin on lève la feuille de mica et en poussant les aiguilles sur l'une ou l'autre des inscriptions désignant les caves ou sur toutes les deux, on fait sauter,

au choix, la maison toute entière, l'aile gauche ou l'aile droite.

— Ces individus sont des gens de précaution! observa Clairville.

— Certes!

— Mais je ne vois pas les fils électriques que commandent ces deux cadrans.

— Ils doivent gagner le parquet par l'intérieur et les pieds de la table, lesquels sont sans doute creux!

— C'est probable!

— Mais revenons aux vingt-quatre chiffres du premier cadran. Chacun doit correspondre à quelque chose et je crois que nous pouvons les manœuvrer sans crainte de surprise désagréable, puisque les bandits ont pris la précaution d'isoler les chiffres commandant les détonateurs.

— Vous devez avoir raison.

Tout en parlant, Marcel Langlois était revenu au premier cadran marquant midi cinq.

Il en poussa la petite aiguille, de façon à obtenir la même heure et sonna un coup.

En même temps, la porte de la première bibliothèque placée à gauche, s'ouvrit.

Mais au lieu de démasquer des rayons chargés de livres, elle montra à nos policiers surpris les marches d'un escalier assez large, disparaissant dans le plafond.

Par là, on gagnait l'étage supérieur.

— Très bien, fit Marcel Langlois.

Enfin, la petite aiguille fixée sur deux heures, la pendule exécuta la même manœuvre, sonna deux coups et la porte de la seconde bibliothèque s'ouvrit.

Celle-ci contenait des dossiers méthodiquement rangés sur des rayons.

Les bibliothèques n°s 3 et 4 que Marcel Langlois ouvrit de la même façon contenaient également des documents.

Quant à la cinquième, elle masquait un escalier

qui, faisant pendant au premier, descendait aux étages inférieurs. Successivement le policier plaça l'aiguille sur tous les chiffres du cadran.

Mais ceux-ci devaient correspondre à des objets placés dans l'autre partie de la maison, car bien que la pendule eût soigneusement enregistré ces manœuvres et sonné les coups réglementaires, rien ne se manifesta dans la salle où se tenaient les deux compagnons.

— Il est temps de visiter l'immeuble! fit alors Marcel Langlois.

— J'allais vous en prier, répliqua Clairville dont la curiosité était surexcitée au plus haut point.

Tous deux se dirigèrent vers les bibliothèques...

En passant, Marcel Langlois montra à Clairville celles qui contenaient les dossiers dont nous avons parlé.

— Voici les archives des « Compagnons de l'Etoile Rouge »! Je ne doute point que leur lecture ne soit des plus instructives.

— Parbleu!

— Nous allons visiter rapidement cette demeure diabolique, puis nous gagnerons la station centrale de police! Il faut qu'avant l'aube ces papiers soient déménagés et mis en lieu sûr, déclara le détective.

En effet, on ne pouvait songer à étudier sur place les centaines de dossiers accumulés, là, par les bandits.

Sans même s'y arrêter, les policiers s'engagèrent dans l'escalier conduisant au troisième.

Après avoir gravi vingt marches, ils atteignirent une porte béante, sur laquelle était écrit le mot :

« Peinture. »

Cette porte avait dû être ouverte par l'un des chiffres du cadran, car elle ne possédait pas la moindre serrure apparente.

Les policiers en ayant franchi le seuil pénétraient dans une vaste salle semblable à celle du second.

Une ampoule, brûlant au plafond et que comman-

dait sans doute le mouvement de la porte, éclairait des tableaux de toutes sortes et de tous formats, soigneusement enveloppés de toile et rangés le long des murs.

M. de Clairville, ayant eu la curiosité d'en examiner un de près, ne put retenir une exclamation.

— Voyez donc, mon cher monsieur Langlois, un Saint-Jean-Baptiste, signé : Velasquez...

D'autres tableaux portaient des signatures non moins célèbres de peintres anciens et modernes.

Il y en avait là pour des millions. Sans doute des chefs-d'œuvre qui, depuis des mois, pour ne pas dire des années, disparaissaient des galeries américaines et, qui sait même, des musées d'Europe, venaient échouer en cette salle en attendant qu'un amateur aussi riche que peu scrupuleux les acquît, moyennant un bon prix.

Un ordre merveilleux semblait avoir présidé à leur rangement, car, chaque tableau portait un numéro, correspondant probablement à quelque répertoire; aussi en feuilletant ce dernier, devait-on connaître immédiatement les caractéristiques de l'œuvre, le pays où elle avait été volée et, par conséquent, où il eût été dangereux de la vendre, ainsi que la somme qu'on devait en exiger.

Durant quelques minutes, les deux hommes restèrent là, contemplant l'étrange magasin.

Il avait été construit spécialement et sa charpente devait comprendre de nombreuses fermes en fer, lui permettant de supporter l'énorme masse qu'on voulait y accumuler.

Les fenêtres de la façade avaient été murées, afin qu'on ne put voir de l'extérieur la lumière éclairant les locaux intérieurs, car, dans ceux-ci, on ne retrouvait pas la moindre trace de ces ouvertures.

A la fin, Emmanuel de Clairville rompit le silence.

— Je crois que nous n'avons point perdu notre nuit! prononça-t-il.

— Descendons, fit Marcel Langlois, il faut continuer notre perquisition.

— A vos ordres.

Les deux hommes regagnèrent l'escalier, mais en passant devant la porte, Marcel Langlois constata que dans l'un des angles inférieurs de celle-ci, le chiffre 6 était peint en noir.

Supposant que ce numéro devait être celui correspondant au cadran, il pria Clairville d'observer la porte du haut de la dernière marche, puis il se précipita dans la salle de réunion.

L'instant d'après Marcel Langlois ramenait la petite aiguille du grand cadran du coffret de bronze sur six heures.

Immédiatement la pendule marqua la même heure et sonna six coups.

Presque aussitôt le baron apparut à son tour, annonçant :

— C'est fait! La porte vient de se clore...

— Bravo! répliqua Marcel Langlois. A présent, nous connaissons le moyen d'ouvrir et de fermer à volonté.

Sur ce, tous deux, par le second escalier gagnèrent le premier étage. Comme les autres, celui-ci comprenait une unique salle.

Sur la porte grande ouverte était tracé le mot : « Caisse » et le chiffre 7.

— La caisse? fit Clairville.

— Voyez!

Et Marcel Langlois de son bras tendu indiquait de nombreux et énormes coffres rangés tout autour de la salle.

Les portes numérotées en étaient béantes et laissaient apercevoir des piles de pièces d'or, des liasses de billets de banque.

« C'était le trésor des « Compagnons de l'Etoile Rouge », trésor formidable et bien en rapport avec la contribution colossale que le professeur Steachell

prélevait mensuellement sur les bénéfices réalisés par les Compagnies d'assurances.

La lettre anonyme n'avait pas menti!

— Mais il y a, là, des millions! murmura Clairville qui s'était avancé.

— Parbleu!

— Tiens, si tous les billets de banque sont américains, il n'en va pas de même pour les pièces d'or. Elles appartiennent au système monétaire des cinq parties du monde!

Et le baron montrait une poignée d'or dans un des coffres.

— L'Internationale de l'argent! ajouta-t-il en souriant.

— C'est cela même! Descendons au rez-de-chaussée.

Le rez-de-chaussée contenait le magasin de sculpture.

Là, des statues de marbre aux formes exquises dues aux ciseaux des statuaires de tous les temps, des vases aux lignes pures, des bas-reliefs, des frontons, des chapiteaux de colonnes s'entassaient en un désordre plus apparent que réel.

En effet, comme dans la salle de peinture, tout y était soigneusement numéroté et enregistré.

Dans un coin s'amorçait un escalier descendant aux caves.

Celles-ci, vastes, spacieuses et très profondes, étaient remplies d'œuvres de bronze.

Tous les objets, pour la confection desquels les artistes ont employé ce métal ou ses dérivés, s'y trouvaient représentés.

A contempler ces merveilles du génie humain, le baron de Clairville se sentait envahi par cette sorte de griserie spéciale, bien connue des collectionneurs, lorsqu'au fond de quelque sombre boutique de brocanteur, au milieu d'objets sordides ou détériorés, ils découvrent une pièce unique, rarissime.

Or, ici, c'étaient par centaines, par milliers peut-être, que s'entassaient les pures merveilles.

A chaque extrémité des caves se voyaient deux réduits dont les portes de fer, hermétiquement closes, portaient en leur centre les numéros 11 et 17.

Et comme de Clairville s'étonnait de ne point les voir ouvertes comme les autres, Marcel Langlois expliqua en montrant les numéros.

— 11 et 17... Ce sont là des chiffres inscrits au petit cadran qui commande les détonateurs, permettant de faire sauter la maison. Ces caveaux doivent être bourrés d'explosifs.

Au bout d'une allée que bordait une double rangée de statues de bronze, le détective aperçut les quatre montants d'acier de la cage de l'ascenseur.

— Nous devons être sous le vestibule, fit-il.

— Mais... s'étonna Clairville, il n'y a dans le plafond, aucune ouverture permettant à l'appareil de descendre jusqu'ici.

— Tout à l'heure, dans l'ascenseur, sourit Langlois, vous avez trouvé que le chiffre 5 correspondait au troisième étage, ainsi de suite, jusqu'au chiffre 2 correspondant au rez-de-chaussée. Restait le chiffre 1... Eh bien! ce numéro 1 doit provoquer l'ouverture d'une trappe découpée dans la voûte, et fermée actuellement, par laquelle l'ascenseur glisse jusqu'à la cave.

L'allée était fermée à son extrémité par une porte de fer basse, très épaisse, encastrée dans le mur de fondation.

Elle était close et portait le numéro 24...

CHAPITRE V

PRISONNIERS

— Pourtant, vous avez mis l'aiguille du cadran sur ce chiffre 24! objecta Clairville.

— Certes.

— Alors, pourquoi n'est-elle pas ouverte?

— C'est qu'en plus elle est munie d'un mécanisme particulier que je n'ai pas fait jouer.

Le baron de Clairville regarda son compagnon.

— Je ne comprends plus!

— Si fait! Voyez cette porte et observez qu'elle est prise dans l'un des gros murs de fondation de la maison...

— Oui!

— Par conséquent son autre face doit se trouver hors de l'immeuble! C'est donc une seconde porte d'entrée ou de sortie, comme vous voudrez!

— En effet!

— De là cette précaution qu'ont prise les bandits de la munir d'un double mécanisme commandant son ouverture. C'est par là, sans aucun doute, que sont introduites toutes les marchandises que nous voyons ici, car leur entrée par la porte de la 73e ave-

nue aurait bien certainement fini par attirer l'attention des habitants du quartier!

— Mais où donne cette porte? Ce ne peut être dans les caves d'une maison voisine, puisque cet immeuble est complètement isolé par la 73e avenue, un passage et des terrains vagues. Peut-être sur ces derniers, cette porte...

— Non pas, coupa Marcel Langlois. Nous sommes ici trop au-dessous du sol pour admettre que cette sortie communique avec les terrains vagues en question...

— Mais par un escalier...

— Ce serait vraiment incommode pour le transport des marchandises!

— Evidemment!

— Je crois plutôt à l'existence d'une galerie souterraine, permettant d'aller de cette maison à quelqu'autre dépôt, fit Marcel Langlois.

L'hypothèse était des plus plausibles, aussi le baron de Clairville s'y rangea-t-il.

Mais les deux compagnons eurent beau examiner la porte 24, ils ne découvrirent point le moyen de l'ouvrir.

Elle n'avait pas la moindre serrure et formait un panneau plein, sans trou ni fissure.

— Ne perdons point notre temps et poursuivons nos recherches, fit Marcel Langlois.

A l'autre extrémité de la cave, s'amorçait un escalier faisant pendant au premier et remontant dans l'aile gauche de la singulière maison.

Le détective et son compagnon le gravirent afin de visiter cette dernière partie.

Ils découvrirent ainsi des magasins bourrés de gravures, d'estampes anciennes, de précieux bibelots de porcelaine de Saxe, de Sèvres, de Chine; certains étaient en ivoire, en argent, en or ou en vermeil.

Alors, ils comprirent pourquoi l'immeuble était séparé en deux parties, puis en cellules indépendantes les unes des autres, selon les étages.

Grâce à ce procédé, si un incendie se produisait dans l'une des cellules, le foyer dangereux pourrait être complètement isolé et les dégâts ainsi limités!

— C'est fort ingénieux! murmura Emmanuel de Clairville dont le visage semblait s'assombrir de seconde en seconde, mais si nous avons découvert le repaire des misérables, en revanche, nous ne trouvons rien, susceptible de nous mettre sur la piste de miss Dolly et pourtant cela seul importe, ne l'oubliez pas, mon cher compatriote.

— Hélas!... Prenez courage, nous sommes sur le chemin de la vérité et il faudra bien que nous allions jusqu'au bout, répliqua Marcel Langlois.

Un geste lassé du baron fut sa seule réponse; il commençait à perdre confiance et, en songeant à sa fiancée, un morne désespoir s'infiltrait peu à peu en son âme.

Où était Dolly, sa chère Dolly?...

Au fond de quelle cachette les misérables « Compagnons de l'Etoile Rouge » séquestraient-ils la malheureuse jeune fille?...

Lorsqu'il était entré dans la maison mystérieuse, Emmanuel s'était dit qu'il touchait au but, que bien certainement la prisonnière devait y être claquemurée.

Pourtant, cet espoir si légitime se trouvait déçu après tant d'autres!...

A présent, le baron suivait son compagnon tête basse, ne prêtant même plus attention aux trésors artistiques dont il était entouré.

Ah! pourquoi, au lieu de s'adresser à la police, n'avait-il pas offert de livrer aux « Compagnons de l'Etoile Rouge » toutes ses toiles de sa galerie de tableaux...

A cette heure, sa chère Dolly serait près de lui, il pourrait lire en ses grands yeux couleur de pervenche, se griser de son sourire, du timbre argentin de sa voix!...

Une exclamation soudaine proférée par Langlois le le fit brusquement sursauter.

— Victoire, baron, disait le policier, voyez donc!

M. de Clairville se redressa vivement, regardant dans la direction vers laquelle se précipitait le détective.

Là-bas, au fond d'une dernière salle, une sorte de niche qu'une épaisse glace de cristal doublée d'un solide grillage d'acier fermait hermétiquement avait été creusée dans l'épaisseur de la muraille.

Une femme, une toute jeune fille aux magnifiques cheveux blonds, aux grands yeux bleus, s'y trouvait enfermée, fixant sur les nouveaux venus un regard éperdu, implorant.

— Dolly, s'écria M. de Clairville, c'est Dolly!...

Et, comme un fou il se rua à la suite de son compagnon.

Déjà Langlois ayant fait voler la glace en éclats, attaquait le grillage d'acier qu'il eût tôt fait de desceller; la jeune fille, l'instant d'après, était dans les bras de son fiancé.

— Ah! Emmanuel, je n'avais plus l'espoir de vous revoir, disait-elle défaillante. Mon cher amour, pourquoi avoir tant tardé?

Discrètement, le détective s'était écarté, laissant les amoureux savourer leur joie; enfin, il se rapprocha, posant à la prisonnière quelques questions sur ce qui s'était passé depuis son enlèvement.

Celle-ci ne savait rien; elle s'était éveillée en son cachot; tous les cinq ou six jours un homme masqué et silencieux lui apportait quelques provisions.

— C'est bon, nous éclaircirons tout cela plus tard, pour l'instant, filons hors d'ici, conclut Langlois.

Refaisant en sens inverse le chemin parcouru, les trois compagnons regagnèrent donc la salle des réunions.

Là, manœuvrant l'aiguille du cadran, Marcel Langlois referma soigneusement toutes les portes, puis il

rabattit le couvercle du coffret de bronze, remettant ainsi tout dans l'état où il l'avait trouvé.

— Et à présent, en route! commanda-t-il.

— Il est près de quatre heures, observa Clairville, avant peu il fera jour. Donc, nous n'avons que le temps de filer.

Les aventuriers, prenant place dans l'ascenseur, regagnèrent le vestibule.

La minute d'après, ils étaient devant la porte d'entrée et Marcel Langlois glissait dans la serrure la clef dérobée au professeur Steachell.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc fit-il au bout d'un instant.

— Qu'est-ce? s'enquit Clairville.

— Je ne puis ouvrir!

— Vous dites?

— Que pour sortir d'ici il faut connaître un secret que nous ignorons, car je ne puis faire fonctionner cette maudite serrure.

En effet, Marcel Langlois avait eu beau employer la clef simplement ou en faisant sortir la tige cachée à l'intérieur, ainsi qu'il en avait usé pour entrer, le pène n'avait pas bougé.

Il y eut une minute de stupeur.

— Mais c'est inconcevable! gronda enfin de Clairville.

— Voyez vous-même!

Le baron saisit à son tour la clef nickelée, mais il n'obtint pas plus de succès que son compagnon.

Dix fois, vingt fois, il renouvela sa tentative, ce fut toujours inutilement.

Les policiers étaient prisonniers dans le repaire!

Ils échangèrent un long regard, cependant que Dolly frissonnait.

— Diable, murmura le baron.

Quant au détective, il se contenta de hocher soucieusement la tête.

— Essayons de crocheter la serrure! fit Clairville.

Marcel Langlois haussa les épaules

— Impossible!

En effet, celle-ci était prise dans l'intérieur même de la porte.

Seul, le trou permettant l'introduction de la clef était apparent.

Quant à enfoncer la porte, il n'y fallait pas songer non plus, celle-ci était doublée d'une forte plaque d'acier.

— Frappons!... Et peut-être quelqu'un entendra-t-il nos appels! proposa le baron.

— Ce n'est guère probable! fit Marcel Langlois, car cette avenue est peu fréquentée et tout le monde croit cette maison inhabitée. De plus, cette porte et ces murs épais sont sourds; ils doivent étouffer tous les bruits!

— Cependant...

— Enfin, si les bandits ne surveillent pas l'immeuble pendant la nuit, il ne doit point en être de même durant le jour.

— En effet!

— Donc, si quelqu'un entend nos appels, ce sera sans doute un espion des « Compagnons de l'Etoile Rouge » qui sachant qu'aucun des associés ne peut, à cette heure, se trouver à l'intérieur, devinera bien vite qui nous sommes!

— C'est vrai!

— Au lieu de nous ouvrir, il ira prévenir Steachell, lequel se gardera bien de nous délivrer. Qui sait même si ce damné professeur ne possède pas le moyen de faire sauter l'immeuble à distance et, voyant son secret découvert, soyez assuré qu'il n'hésiterait pas à l'anéantir et nous avec!

Clairville baissa la tête.

— Non, reprenait Marcel Langlois avec force, gardons-nous d'appeler; notre silence est notre sauvegarde.

— Mais alors, comment sortir?

— Cherchons, mon cher, cherchons le mécanisme qui actionne cette porte!

— Je ne demande pas mieux!

Les investigations commencèrent immédiatement.

Bientôt les deux détectives durent s'avouer que, dans le vestibule, rien ne se trouvait qui pût les mettre sur la voie du ressort tant cherché.

Ils passèrent alors à la cage de l'ascenseur...

Mais, là, non plus, ils ne découvrirent rien!

Les murs et le sol, explorés et sondés minutieusement, ne révélèrent aucun secret!

Cela devenait intolérable, d'autant que les heures passaient et qu'à présent il devait faire grand jour au dehors.

En effet, Clairville. ayant consulté sa montre, constata qu'il était huit heures du matin.

— Peut-être le mécanisme que nous cherchons se trouve-t-il dans la salle de réunion, fit-il.

Marcel Langlois répliqua.

— C'est ce que nous allons voir!

L'instant d'après, l'ascenseur les déposait au seuil de la vaste pièce. Le lustre fut rallumé et de nouveau les recherches commencèrent.

Tout d'abord, elles demeurèrent vaines, mais comme Marcel Langlois, abandonnant le fauteuil présidentiel dans lequel il avait pris place, se levait en s'appuyant sur la table, ses doigts rencontrèrent un bouton incrusté dans le bois et que le tapis vert, recouvrant le meuble, lui avait caché jusque là.

Relevant l'étoffe, il l'examina avec attention.

Mais à son vif désappointement, aucune indication n'était gravée à proximité...

Etait-ce donc, là, le bouton actionnant la porte de la 73e avenue?

— Voyons toujours, murmura-t-il.

Ce disant, il appuyait sur le bouton qui s'enfonça sous son index.

Aussitôt un déclic sec se fit entendre au plafond.

Vivement les deux compagnons relevèrent la tête.

Un grand prisme de cristal très pur venait d'appa-

raître, surgissant du plafond, où, jusque-là, il était demeuré dissimulé.

Le baron de Clairville regarda le détective.

— Qu'est-ce que cela veut dire? fit-il, stupéfait.

— Vous demandez à quoi cela sert?

— Certes!

— Eh bien, regardez.

Ce disant, Marcel Langlois, posant la main sur l'épaule du baron, l'obligeait à se retourner et le faisait asseoir dans le fauteuil présidentiel.

Ainsi le baron de Clairville se trouvait en face de la haute glace surmontant la cheminée.

Soudain, une exclamation lui échappa.

— Oh! fit-il simplement.

Là-bas, dans la glace, une avenue ou plutôt la 73e avenue, tout au moins la partie s'étendant devant la maison, se réfléchissait distinctement. On voyait aller et venir les passants.

Des camions, des cyclistes se croisaient sur la chaussée.

Du fond de leur tombeau les prisonniers reprenaient contact avec la vie extérieure.

— Est-ce que je rêve? balbutia le baron.

— Nullement!

— Cependant...

— Allons... allons... réfléchissez, mon cher baron, et vous comprendrez que ce système est des plus ingénieux, il n'y a, là, rien que de très simple et de connu, reprit Marcel Langlois.

— Vraiment?

— Hé, certes! Au reste, il était inadmissible que les bandits s'enfermassent ici sans avoir le moyen de surveiller ce qui se passait au dehors. Ils eussent risqué de se faire cueillir à la sortie par quelque escouade d'agents.

— Evidemment, mais...

— C'est pourquoi ils ont adopté ce dispositif. Vous connaissez l'appareil appelé périscope et que les sous-

marins en plongée emploient afin de voir ce qui se passe à la surface de la mer?

— Oui!

— Eh bien, vous avez sous les yeux une sorte de périscope perfectionné!

— Pourtant!...

— Orientez-vous. Le pan de mur qui porte cette glace est parallèle à la 73e avenue. Si dans le mur d'en face on a noyé des tubes de périscope, munis de miroirs inclinés et débouchant d'un côté à l'extérieur selon un plan calculé d'avance et, de l'autre, entre ces draperies qui encadrent l'emblème de la société, les images de la rue se reflèteront de miroir en miroir et, passant à travers ce prisme de cristal, descendu du plafond, où elles se clarifient, viendront aboutir à la glace de cette cheminée.

— J'y suis!

— Parbleu!

— Ainsi, lorsque le comité des « Compagnons de l'Etoile Rouge » est en séance et que son président, le professeur Steachell est assis où je me trouve, il n'a qu'à lever les yeux pour voir ce qui se passe au dehors.

— Oui, et autant que l'éclairage extérieur, c'est-à-dire le jour ou la nuit, le lui permet...

— Très fort!

— Oh! ce Steachell est un rude jouteur, reprit Marcel Langlois, et c'est un véritable plaisir que de lutter contre lui!

— Je l'aimerais mieux moins remarquable, soupira Dolly qui, désolée, s'était laissée tomber sur un siège avec accablement. Depuis que je suis au pouvoir de ces gens, ma vie n'est plus qu'une perpétuelle angoisse...

— Ma chérie, ma pauvre chérie, murmura de Clairville, ému par l'accent navré de la jeune fille, ne vous désolez pas ainsi, vous me brisez le cœur. Déjà, nous sommes réunis; avant peu, nous recouvrerons la liberté... ou nous périrons ensemble...

— Oui, Emmanuel, vous avez raison, j'ai tort de me plaindre, puisque vous êtes près de moi, interrompit la jeune fille en appuyant sa tête blonde sur le bras de son fiancé.

— Patience! interrompit Langlois, nous sommes entrés ici, il faudra bien que nous en sortions...

— Avez-vous une idée? interrogea de Clairville.

— Oh! pas la moindre! répondit franchement le détective.

— Alors?...

— Ecoutez! De deux choses l'une : ou la porte de la 73e avenue s'ouvre de l'intérieur à l'aide d'une autre clef demeurée dans les poches de Steachell, et en ce cas nous ne parviendrons pas à la faire fonctionner, ou bien elle est actionnée par un ressort qu'il nous faut découvrir avant que les bandits ne reviennent ici pour une nouvelle séance.

— Certes!

— Si nous échouons de ce côté, nous devrons nous tourner vers la séconde issue que possède cette maison.

— La seconde issue? répéta interrogativement Clairville.

— Oui, la porte 24, celle qui se trouve encastrée dans le mur de fondation de la cave.

— C'est vrai. Je l'avais oubliée!

— Heureusement, je m'en souviens, moi, sourit Marcel Langlois. Et même si notre sortie doit s'effectuer de jour, j'aimerais mieux qu'elle se fît par cette porte 24.

— Pourquoi?

Marcel Langlois tendit le bras vers la glace où le panorama de la rue continuait à se dérouler.

— Tenez, voyez-vous, sur ce banc, sous lequel je me suis caché hier soir!...

— Oui, il y a un homme, un miséreux qui mange un morceau de pain! répliqua le baron.

— Eh bien, ce miséreux est, certainement, un agent de Steachell!...

— Oh!...

— De son banc, et sans en avoir l'air, il surveille les abords du repaire, poursuivit le détective. Vous comprendrez que je ne tiens guère à ce qu'il nous voie sortir d'ici!

— En effet.

— Donc, mon cher, reprenons nos investigations et tâchons de découvrir le Sésame permettant d'ouvrir cette nouvelle caverne d'Ali-Baba.

— Je ne demande pas mieux!

De nouveau, les deux hommes se remirent en quête.

Durant le restant de la journée, ils explorèrent la salle de réunion, les magasins et les caves.

Ce fut inutilement!

La porte de l'avenue et celle du sous-sol gardèrent jalousement leur secret!...

De temps en temps, ils revenaient jeter un coup d'œil sur la glace du périscope de la grande salle.

Jusqu'au soir, l'espion demeura sur son banc, mangeant ou feignant de dormir!

Cependant, à l'approche de la nuit, de nouvelles inquiétudes assaillirent Marcel Langlois et de Clairville.

Les « Compagnons de l'Etoile Rouge » n'allaient-ils pas venir tenir séance ce soir-là?

En ce cas, les deux compagnons devaient éviter de se laisser surprendre!

Jusqu'à minuit, l'un d'eux demeura en sentinelle, près de la porte de la grande salle, fouillant de l'œil la cage obscure de l'ascenseur par où l'ennemi pouvait arriver d'un instant à l'autre.

Fort heureusement, il n'en fut rien, et la soirée s'écoula paisiblement.

Marcel Langlois et Clairville étaient éreintés.

Il y avait plus de vingt-quatre heures que la porte du repaire s'était refermée derrière eux.

Aussi, sur le conseil du détective, décidèrent-ils de prendre un peu de repos et, s'allongeant dans les fau-

teuils de la grande salle, s'abandonnèrent-ils au sommeil.

A l'aube, ils s'éveillèrent transis de froid et mourant de faim.

Sur un mot de Dolly, laquelle s'efforçait de faire bonne contenance, on fut chercher le reste des prosinions destinées à la jeune fille : quelques paquets de biscottes, deux ou trois boîtes de conserves et une cruche à demi remplie d'eau.

Mais tout cela ne devait pas suffire longtemps à plusieurs personnes et, d'après les calculs de Dolly, l'homme chargé de la ravitailler ne devait point revenir avant quatre jours au moins.

Il s'agissait donc de se rationner.

Ce frugal repas rendit quelque vigueur aux infortunés et même miss Dolly se surprit à sourire affectueusement en regardant son cher Emmanuel.

Puis, de nouveau, les recherches furent reprises

Cette journée, de même que la suivante, s'écoula lentement.

Tandis que de Clairville, installé près de sa fiancée, dans la grande salle, s'efforçait de déchiffrer les documents entassés dans la bibliothèque, Langlois errait sans cesse à travers la maison, cherchant une issue.

Mais, pas plus l'un que l'autre, ils ne devaient obtenir de résultat. En effet, les documents en question étaient rédigés en un langage conventionnel et leur nombre en était si considérable qu'il eût fallu des semaines pour les lire si on en avait possédé la clef.

Le soir du troisième jour, les captifs firent leur dernier repas.

A présent, ils n'avaient plus de vivres et la mort leur apparaissait comme inévitable.

— Quand les bandits viendront, vous me tuerez, je ne veux pas retomber vivante en leur pouvoir, disait Dolly en passant ses beaux bras au cou de son fiancé... Nous sommes perdus...

— Oui, cette fois, nous sommes bel et bien perdus! répéta-t-il avec découragement, en se laissant tomber dans l'un des fauteuils de la grande salle.

Marcel Langlois, qui se tenait assis de l'autre côté de la table, releva la tête.

— J'en ai peur! fit-il simplement.

Le détective n'était pas dans un plus brillant état que son compagnon.

Pourtant, il restait plus maître de lui et son intelligence lucide, positive, lui permettait de tirer jusqu'au bout les conséquences extrêmes de leur situation désespérée.

Lui aussi avait renoncé à l'infructueuse étude des archives, pour concentrer ses dernières forces dans un examen attentif de la position.

Mais aucun moyen d'en sortir ne lui apparaissait.

On ne pouvait pas même compter sur un secours venu de l'extérieur.

En effet, Clairville et lui étaient partis sans faire connaître le but de leur expédition, pour l'excellente raison qu'ils l'ignoraient lors de leur départ.

Le fidèle Sherwood connaissait bien leur projet de suivre le professeur Steachell; l'inspecteur de police Bruward les avait vus s'éloigner sur les pas du professeur, mais les détectives devaient ignorer que cette filature les avait conduits vers la maison de la 73e avenue et que, plus tard, ils s'étaient introduits dans cette maison qui risquait fort de devenir leur tombeau.

Alors, l'effroyable conclusion s'imposait d'elle-même.

Puisque les prisonniers ne pouvaient s'évader, puisqu'aucun secours n'était à attendre, ils étaient inéluctablement voués à la mort.

Cependant, Emmanuel de Clairville, poursuivant sa pensée, continuait à haute voix :

— Si, au moins, les « Compagnons de l'Etoile Rouge » pouvaient venir, nous tomberions les armes

à la main et ne péririons pas de faim, misérablement, ainsi que des rats pris au piège!

Un éclair brilla dans l'œil gris de Marcel Langlois.

— C'est là notre unique chance de salut, fit-il sourdement.

— Vous dites?

— Que depuis deux jours que je sais pertinemment que nous ne sortirons pas d'ici par nos propres moyens, j'escompte cette visite.

— Alors, qu'elle se produise le plus tôt possible!

Le détective haussa les épaules.

— Comme vous y allez!

— Cependant...

— Lorsque vous vîntes me voir, il y avait huit jours déjà qu'à la suite de la lettre anonyme me signalant l'existence des « Compagnons de l'Etoile Rouge », je faisais surveiller le professeur Steachell...

— Eh bien?

— Eh bien, écoutez ceci. Pas une fois, durant cette semaine, Steachell ne se rendit à cette maison de la 73e avenue.

— Oh!

— Pas une fois, vous dis-je! C'est donc que, durant cette semaine, les « Compagnons de l'Etoile Rouge » ne tinrent aucune réunion.

— Mais c'est atroce!

— Se rassemblent-ils tous les quinze jours, tous les mois? Voilà ce que j'ignore, reprenait Marcel Langlois, et pourtant ce simple détail fixe notre sort.

— Certes!

— Si un mois doit s'écouler avant le retour des bandits, nous serons morts de faim d'ici là! Nous ne devons donc espérer que dans la visite de l'homme chargé de ravitailler miss Dolly.

— C'est encore deux jours à attendre, murmura cette dernière. Aurons-nous la force d'aller jusque-là?

— Oui, fit le policier, car il le faudra bien!

Le silence retomba, pesant, entre les trois compagnons.

Emmanuel et Dolly avaient pris place, côte à côte, sur le divan de la salle et là, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, ils s'absorbaient en leurs rêves intérieurs.

Après tout, Langlois avait raison, tout espoir n'était pas perdu, il ne s'agissait que d'attendre l'heure de la délivrance...

CHAPITRE VI

LE GRAND CONSEIL

Un temps inappréciable s'écoula ainsi.

Allongé au fond d'un fauteuil, Marcel Langlois semblait dormir; Dolly avait posé sa tête sur l'épaule d'Emmanuel et son souffle léger s'échappait doucement de ses lèvres entr'ouvertes.

Pourtant, elle ne dormait point et, lorsqu'elle soulevait ses paupières, ses yeux brillants révélaient la fièvre intense qui s'était emparée d'elle et la consumait.

Tout à coup, Marcel Langlois se dressa.

— Alerte, baron, alerte!

— Qu'y a-t-il?

— Voyez, ils viennent! fit le détective en désignant la glace.

Sur le trottoir qui s'y trouvait réfléchi, deux hommes apparaissaient se dirigeant vers la porte.

— Enfin! gronda de Clairville.

— Vite, commanda Marcel Langlois, allez fermer le commutateur d'électricité placé près de la porte donnant accès sur l'ascenseur!

Le baron s'élança, cependant que le détective, ap-

puyant sur le bouton de commande, faisait remonter et disparaître dans le plafond le prisme de cristal servant à clarifier les images du périscope.

Après quoi, allumant sa lampe électrique de poche, il entraîna ses compagnons vers la porte de la bibliothèque n° 5 qu'il avait eu soin de laisser ouverte.

C'est là, on s'en souvient, que s'amorçait l'escalier conduisant aux étages inférieurs et aux caves.

Derrière eux, Marcel Langlois clôtura cette porte, qui se referma avec un claquement doux, puis il éteignit sa lampe.

A présent, Clairville et lui se tenaient côte à côte, sur la première marche, se dressant ainsi entre l'ennemi et miss Dolly.

Une sorte d'excitation fiévreuse s'était emparée d'eux, leur faisant oublier, pour un temps, fatigues et privations.

— Vous avez eu tort de refermer la porte! murmura Claurville. Je...

— Silence! coupa Marcel Langlois.

En effet, par suite d'un bizarre phénomène acoustique, on entendait distinctement de nombreux pas résonnant dans la pièce voisine.

— Ils sont au moins cinq, murmura le policier en se penchant à l'oreille de son compagnon.

— Peu importe, fit celui-ci, dont la main se crispait sur la crosse de son revolver.

A ce moment, une voix rauque et parfaitement distincte, prononçait en anglais :

— Messieurs, j'espère que les membres du grand conseil qui sont encore absents ne se feront pas longtemps attendre! J'ai d'intéressantes nouvelles à vous communiquer...

— Cet orateur doit être M. Steachell en personne, fit Clairville.

— C'est probable.

Il y eut un nouveau bruit de pas, un brouhaha de sièges remués.

Les retardataires devaient arriver, car presque

aussitôt la voix du professeur Steachell résonna dans le grand silence :

— Messieurs, la séance est ouverte...

« Voici les graves nouvelles dont je vous ai parlé tout à l'heure... Marcel Langlois, cet enragé détective français qui a déjà fait parler de lui à plusieurs reprises, est sur les traces de notre association.

— Parbleu! ne put s'empêcher de murmurer le détective.

Un grondement menaçant avait accueilli les paroles de l'orateur.

— C'est impossible, fit quelqu'un. Ce Marcel Langlois n'est pas le diable, que je sache!

— Diable ou non, cela est, puisque je l'affirme, monsieur William Rukins, riposta sèchement Steachell.

— Oh! oh!

— Je n'avance jamais rien sans preuve! reprit le chef des « Compagnons de l'Etoile Rouge ». Depuis longtemps, je faisais surveiller ce Marcel Langlois. Or, il y a trois jours, à la suite d'une visite que lui fit quelqu'un que vous connaissez bien, le baron de Clairville, Marcel Langlois et cet homme ont absolument disparu de Warburg.

— Tiens... Tiens... très intéressant, murmura Emmanuel de Clairville d'un ton goguenard.

— Et vous supposez que notre association est la cause de cette disparition? demanda celui que Steachell avait appelé Rukins.

— J'en suis sûr, car, écoutez bien ceci : Raymond Granger, le second de Marcel Langlois, a été vu avant-hier à Crifton-Creek, point sur lequel l'honorable Harry Topfer, ici présent, a fait diriger le mois dernier les objets d'art volés...

— C'est exact, monsieur le professeur, fit une voix.

— Donc, je suppose que Marcel Langlois doit opérer en liaison avec son lieutenant, reprit Stea-

chel; c'est là un danger sérieux, car ce Français maudit est doué d'une réelle habileté.

— Certes! grognèrent plusieurs des assistants.

— Pourtant, il ne faut pas s'exagérer la gravité du fait, car si un homme prévenu en vaut deux, cet homme en vaut quatre lorsqu'il est un compagnon de l'Etoile Rouge. Déjà, j'ai donné des ordres à nos agents du Missouri en ce qui concerne Raymond Granger. Avant peu, nous serons débarrassés de lui et le tour de Marcel Langlois suivra, soyez-en sûrs! Il ne s'agit que de patienter et de redoubler de prudence...

Des hourras accueillirent cette déclaration.

Le professeur Steachell attendit que le calme fût rétabli; après quoi, il poursuivit :

— Maintenant, reprenons l'examen des affaires courantes. Monsieur William Rukins, vous avez la parole pour nous faire connaître où en sont les travaux de la section maritime que vous dirigez!

— Je vous en remercie, monsieur le professeur, répliqua l'interpellé. Voici donc ce que je puis apprendre au grand conseil.

« Trois toiles de maître de l'école italienne : un Titien, un Raphaël et un Véronèse, m'a-t-on affirmé, sont en route pour les Etats-Unis, à bord d'un transatlantique qui touchera New-York sous huit jours. La compagnie d'assurance qui garantit les deux premiers a un traité avec nous; donc, rien à faire de ce côté, mais il n'en va pas de même pour le Véronèse, dont les assureurs, une société anglaise, ont refusé d'entrer en rapports avec nos agents.

— C'est bien, nous ferons le nécessaire pour qu'ils s'en repentent, répliqua le professeur Steachell. La parole est à l'honorable Fred Richemond, directeur de la section des marbres.

— Messieurs, fit l'interpellé, nos agents de la Nouvelle-Orléans ont cambriolé la galerie de Jack Francis, le président de l'Union des Banques. Une Diane, signée Coustou, et un Hébé dû à Pigalle,

sont aussi tombées entre nos mains. On les a dirigées par camion automobile sur Warburg où elles arriveront ce soir même.

— Parfait! approuva Steachell, voilà du bel et bon travail. Que fait la police?...

— Elle fait buisson creux, comme toujours en pareil cas, lorsqu'elle a affaire à nos hommes, riposta Fred Richemond avec un gros rire.

— Très bien, Richemond, fit Steachell. Vous allez donc descendre au sous-sol afin de recevoir vos porteurs.

— Oui, monsieur le professeur.

— Qui commande ces derniers?

— Horace Bentry, un de nos agents les plus sûrs!

— Parfait, allez donc!...

— Attention... fit Marcel Langlois, en se penchant vers Clairville. Voici le moment d'agir...

— Je le pense, approuva le baron.

— Alors, descendons!... Il ne faut pas que M. Fred Richemond nous trouve ici.

En dépit de l'obscurité remplissant l'escalier, les trois prisonniers se hâtèrent de descendre sans bruit.

Au reste, leurs yeux étaient parfaitement habitués aux ténèbres.

Ils gagnèrent donc rapidement le sous-sol où s'entassaient les bronzes.

En conséquence, Marcel Langlois, avisant un groupe qui avait jadis décoré quelque fontaine, se dissimula avec ses compagnons à l'entrée de l'allée conduisant à la porte 24.

De là, ils pouvaient également surveiller le passage central coupant le sous-sol dans toute sa longueur.

Bientôt, une ampoule électrique s'alluma à la voûte et des pas lointains résonnèrent.

— Il a refermé derrière lui la porte de la bibliothèque, murmura le détective, dont l'ouïe exercée avait perçu le claquement révélateur du ressort.

— Tant mieux, fit Clairville. Ainsi, en cas de bruit,

les autres bandits demeurés dans la salle de réunion n'entendrons rien!

— Il ne faut pas qu'il y ait trop de bruit, répliqua Marcel Langlois. Il s'agit de jouer serré, mais, attention, le voilà!

En effet, les pas se rapprochaient rapidement. Bientôt, une ombre se profila sur le sol et un homme apparut dans le passage central. C'était Fred Richemond.

De haute taille, corpulent et bâti en force, il pouvait avoir une quarantaine d'années; sa mise était celle d'un négociant aisé.

Parvenu à l'angle de l'allée, il s'arrêta près de ceux qui le guettaient.

— Dix heures trois quarts, murmura-t-il en consultant sa montre. Horace Bentry et ses hommes ne sauraient tarder... Il faut que je leur ouvre.

Sans défiance, il s'engagea dans l'allée et, dépassant le groupe derrière lequel s'étaient réfugiés Marcel Langlois et les deux fiancés, vint s'arrêter tout près de la porte.

Celle-ci, on s'en souvient, était formée d'un seul panneau de fer encastré dans le mur de fondation et ne comportant pas la moindre serrure apparente.

— Enfin, je vais savoir comment cette porte fonctionne, songeait Clairville qui, replié sur lui-même, ne perdait pas de vue le bandit.

Mais son espérance devait être déçue, pour le moment du moins!

Brusquement, Fred Richemond, faisant demi-tour, revint sur ses pas.

Un instant, Marcel Langlois crut qu'il avait éventé leur présence.

Fort heureusement, il n'en était rien. Parvenu à deux mètres de la porte, le bandit s'arrêta et sa main droite vint s'appuyer sur l'un des montants de la cage de l'ascenseur qui se trouvait en cet endroit.

En même temps, il prononçait, se parlant à lui-même :

— Je voudrais bien savoir si l'averse de tout à l'heure est calmée.

— Que diable chante-t-il là? songea Clairville.

Cependant, Fred Richemond, renonçant à ouvrir la porte 24, avait dû presser un bouton de manœuvre, car un claquement sec se fit entendre.

Presque aussitôt, un léger grincement retentit vers la voûte de la cage, où une large trappe venait de se démasquer, et par cet orifice l'ascenseur apparut, glissant rapidement entre ses montants.

La seconde d'après, il venait s'arrêter sur le sol même de la cave.

En même temps, Langlois se dressait, et son poing droit crispé sur la crosse de son revolver vint s'abattre sur la nuque de Richemond qui s'écroula comme un bœuf à l'abattoir.

L'attaque avait été si inopinée que le misérable n'avait même pas eu le temps de pousser un soupir.

— Mais pourquoi ne pas avoir laissé le bandit ouvrir la porte 24?... Nous aurions pu fuir par là... fit Clairville.

— Et rencontrer peut-être la troupe d'Horace Bentry. De plus, n'avez-vous pas remarqué que Richemond hésitait à ouvrir cette porte?... C'est que celle-ci débouche probablement sur un égout; par là, les bandits vont et viennent entre leurs divers dépôts. Or, il paraît qu'au dehors la pluie doit faire rage, l'égout est sans doute plein d'eau et s'y risquer serait courir à une mort certaine.

Tout en parlant, Langlois se penchait sur le corps du bandit; un objet métallique brillait entre les doigts de celui-ci; c'était une clé de forme spéciale, celle servant sans nul doute à ouvrir la porte de la 76e avenue.

— En route! ordonna le policier.

Les trois compagnons prirent place dans l'ascenseur; l'instant d'après ils atteignaient le rez-de-chaussée. Sans bruit, ils gagnèrent alors la porte qui, bien-

tôt, s'ouvrait devant eux. Langlois la referma avec précaution.

Au dehors, la pluie ruisselait en cataractes; une auto de place étant venue à passer à vide, Dolly et les deux hommes s'y jetèrent.

Quelques instants plus tard, ils se trouvaient dans les bureaux de la station centrale de police.

Georges Mitchell, le chef de la Sûreté de Warburg, colosse blond à la face intelligente, était présent; en quelques mots, Langlois lui narra leurs aventures.

— Extraordinaire, murmura Mitchell, littéralement abasourdi, il nous fait pincer toute la bande au gîte!...

Un quart d'heure plus tard, le repaire était cerné par une quarantaine d'agents; il va sans dire que miss Dolly était demeurée à la station centrale de police. Mais Langlois et Clairville accompagnaient Georges Mitchell.

Escortés de quelques agents, tous trois s'approchèrent de l'immeuble mystérieux; aucun bruit ne s'en échappait.

— Ouvrez la porte, mon cher Langlois, fit le chef de la Sûreté, nous allons donner l'assaut.

Déjà le détective français se disposait à obéir quand, brusquement, l'huis s'entre-bâilla et un homme, le professeur Steachell, se profila sur le seuil.

Cette apparition fut si brusque qu'instinctivement les policiers se rejetèrent en arrière.

Steachell eut un hurlement de colère; un coup d'œil lui avait suffi pour comprendre qu'il était pincé.

Brutalement, et avant que ses adversaires aient pu s'opposer à ce mouvement, il referma la porte; puis on l'entendit qui, de l'intérieur, poussait un fort verrou.

— Le coup est manqué! gronda Langlois, furieux. Il va nous falloir faire le siège de cette maison et,

claquemurée comme elle l'est, ce ne sera pas commode.

— Attendons, dit Mitchell. Puisque les coquins ne peuvent fuir par l'égout, ils vont sans doute tenter une sortie.

Et, d'un coup de sifflet, il rassembla ses hommes afin d'être prêt à toute éventualité.

Cependant, les minutes passaient, quatre s'étaient déjà écoulées depuis la disparition de Steachell.

— Cela devient inquiétant! murmura Clairville.

— Que craignez-vous donc? demanda Mitchell. Pour moi, le professeur renonce à la lutte et, puisqu'il ne peut fuir, il doit employer les derniers instants de liberté qui lui restent à détruire ses papiers les plus compromettants.

— Que voulez-vous dre?

— Il y a quatre minutes que Steachell a disparu! coupa Langlois. Ecoutez...

Un sourd grondement montant du sous-sol venait brusquement de se faire entendre.

On eût dit le mugissement étouffé de quelque animal.

Mitchell et Clairville se regardèrent, stupéfaits.

— Qu'est-ce que cela? firent-ils en même temps.

— Vous ne comprenez pas? fit Marcel Langlois. C'est pourtant bien simple! Steachell, voyant cette issue gardée, s'est précipité dans la cave afin de fuir par l'égout. Il a ouvert la porte 24... Alors, le torrent d'eau a envahi le sous-sol et c'est lui que vous entendez à cette heure! Voilà bien ce que je craignais!

— Voyons... voyons... fit Mitchell.

— Il nous faut filer d'ici immédiatement si nous ne voulons pas périr dans ce guêpier jusqu'au dernier.

Et comme le chef de la Sûreté, hésitant à obéir, ne bougeait pas, Marcel Langlois le saisissant par le bras, l'entraîna de force vers l'autre trottoir. Clairville et les agents les y avaient déjà précédés.

Maintenant, le détective s'élançait tout courant vers la gauche. Ses compagnons, de plus en plus ahuris, le suivirent machinalement.

— Mais enfin, me direz-vous pourquoi nous fuyons? grogna Mitchell.

— Vous oubliez les explosifs contenus dans les caveaux 11 et 17! Si Steachell n'a pas été renversé par le flot envahissant le sous-sol, s'il a pu échapper à la noyade, il a dû remonter dans la salle des séances pour se faire sauter et nous avec lui, car...

Une formidable détonation coupa en deux la phrase du policier. Dans l'obscurité, on vit trembler sur leur base, puis s'abattre les unes sur les autres, comme renversées par un souffle puissant, les murailles de la maison maudite, cependant qu'une énorme gerbe de flammes en jaillissant, ainsi que du cratère d'un volcan, montait dans le ciel noir qui s'embrasa immédiatement.

En même temps, une pluie diluvienne de débris de toutes sortes était projetée alentour, criblant les environs de mitraille.

Puis ce furent des colonnes d'eau boueuse qui, mêlées aux flammes, s'élevèrent vers le firmament en fusant comme des jets de vapeur.

L'eau et le feu, ces deux éléments opposés, s'alliaient, se conjugaient en cet effroyable cataclysme que venait de déchaîner la main d'un seul homme.

Lorsqu'enfin on put fouiller les décombres, on s'aperçut que la maison était entièrement détruite, ainsi que tout ce qu'elle contenait.

Œuvres d'art, archives étaient anéanties, de même que le professeur Steachell et ses complices dont on ne retrouva pas même un débris au sein de ce formidable creuset.

La perte était inestimable, car des chefs-d'œuvres uniques en leur genre avaient été ainsi détruits. Aussi l'affaire fit-elle grand bruit, d'autant que la place qu'occupait le professeur Steachell dans le monde

des arts, comme dans celui de l'Université, était prépondérante.

Telle fut la fin des « Compagnons de l'Etoile Rouge ».

Alors, seulement, les grandes compagnies d'assurances, tant américaines qu'européennes, les antiquaires, les collectionneurs célèbres dans les deux hémisphères, osèrent dire la vérité et conter comment, depuis des années, ils étaient rançonnés sans vergogne par Steachell et ses complices.

Grâce à ces indications et à une minutieuse enquête menée par Marcel Langlois, les membres de la bande qui se trouvaient encore en liberté finirent par tomber aux mains de la police.

Traduits devant les tribunaux, ils furent tous sévèrement punis.

Aujourd'hui, la blonde miss Dolly s'appelle la baronne de Clairville et, avec son époux, elle coule des jours heureux dans leur magnifique résidence de Los-Angeles; mais jamais elle n'oubliera les heures d'angoisse vécues par elle au fond de son cachot du repaire de Warburg.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

L'énigme de feu

ROMAN POLICIER

par C. BART

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 30-6-33

TOUS LES JEUDIS

réclamez

POLICE ET REPORTAGE

16 pages grand format
abondamment illustrées

0 f. 75

en vente partout

Chaque numéro contient :

Un roman reportage COMPLET
Un roman policier COMPLET
Les faits-divers de la semaine

J. FERENCZI et FILS, Éditeurs, 9, rue Antoine-Chantin, Paris-14e

LEBERT M.D.

DEMANDEZ PARTOUT
le 1er et le 15
DE CHAQUE MOIS

Les Cahiers Illustrés

UN ROMAN COMPLET
illustré en couleurs pour

1 fr. 50

En vente dans les librairies et chez les marchands de journaux

ABONNEMENTS AUX CAHIERS ILLUSTRÉS

France et Colonies : 3 mois : 9 francs ; 6 mois : 18 francs ; 1 an : 36 francs

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS — 9, Rue Antoine-Chantin, PARIS (14e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, Route de Châtillon, Montrouge (1933)
(Made in France)